

Lydie Grandet

Surmoi et féminin *

Jordanne est une jeune femme qui a réussi : elle a quitté, jeune, le foyer familial pour suivre des études, qui l'ont conduite d'abord à Paris puis à l'étranger où elle est sortie major de sa promotion. Elle a beaucoup pris sur elle pour faire face à la solitude, l'éloignement, mais aujourd'hui elle est fière de ce qu'elle a obtenu. Elle vient de quitter un poste brillant en région parisienne pour reprendre, à la suite de son père, l'entreprise familiale. Elle a eu, un moment, une histoire amoureuse avec un homme plus jeune qu'elle, qu'elle a quitté parce qu'il ne témoignait pas de la même détermination qu'elle face au travail. Elle le trouvait immature et trop dépendant de sa mère, avec qui, du reste, elle avait d'excellentes relations qui durent encore. Aujourd'hui, elle a une liaison avec un homme qu'elle rencontre épisodiquement, quand son emploi du temps le lui permet, pour « les douceurs de la vie », dit-elle, mais chacun reste très libre et ils n'ont pas de projets en commun. « Il est charmant, mais au quotidien, je ne le supporterais pas longtemps... » Elle a pris des responsabilités associatives liées à sa profession, fait du théâtre, joue dans un orchestre de chambre amateur et consacre ses vacances à s'occuper d'un jeune cousin ou de sa grand-mère. En toutes choses, Jordanne vise la perfection, elle se veut irréprochable et fait tout pour y parvenir.

C'est la grossesse inopinée de sa jeune sœur et son mariage qui vont bousculer ses plans : elle s'est sentie « dépassée » et ne supportait pas l'idée de se présenter célibataire à ce mariage. Alors tout s'effondrait pour elle, elle n'était plus « la première » et elle n'avait plus goût à vivre, ne pouvant s'empêcher de pleurer... C'est ce qui l'a amenée à venir me rencontrer et à s'interroger sur ce qu'elle souhaitait comme femme, pour sa vie, consciente que jusque-là elle occupait la

* Intervention au séminaire Champ lacanien, Paris, 20 mai 2010.

place du fils que ses parents, son père tout spécialement, n'avaient pas eu. Elle avait tout organisé pour répondre à ses attentes, faisant taire son « être femme ». Du reste, elle a de sa mère l'image d'une femme-enfant, qui ne fait rien sans son mari (ou sans elle), et s'irrite devant ses incapacités à prendre des décisions autres que ménagères...

Iris approche ses 40 ans ; elle est mariée, elle a deux fils et exerce une activité sous-qualifiée par rapport à sa formation, pour laquelle elle a échoué à l'examen final, qu'elle n'a pas représenté tant elle a été déçue. Cela lui assure une supériorité sur ses collègues, supériorité sur laquelle elle s'appuie pour se rassurer. Elle est venue me rencontrer suite aux manifestations phobiques de son fils aîné qu'elle a reçues comme réponse à son comportement de mère à son égard : « Je suis impossible avec lui, je veux qu'il réussisse là où j'ai échoué ! » Les entretiens préliminaires ont permis de mettre au jour, au-delà de cette préoccupation, son vœu d'être une mère irréprochable. Iris ne peut s'empêcher de vouloir être « la meilleure », meilleure mère, meilleure épouse, meilleure professionnelle... Elle gère tout chez elle de main de maître au prix d'efforts extraordinaires, s'occupe de plusieurs associations en lien avec son milieu de vie ou ses enfants et craint sans cesse de perdre ce qu'elle appelle son « piédestal » : « J'ai toujours besoin d'être sur un piédestal, j'ai besoin qu'on me remarque, il faut qu'on me considère ! »

Iris est la deuxième fille de la fratrie. Sa sœur aînée a été élevée en partie par la grand-mère paternelle, tandis qu'elle, est restée très proche de sa mère jusqu'à la naissance de son frère. Elle s'est sentie supplantée par lui dans l'amour maternel et résonne encore pour elle la remarque de sa grand-mère paternelle : « Toi, tu seras bien comme ta grand-mère ! » Elle parlait évidemment de la grand-mère maternelle, dépressive, hospitalisée à plusieurs reprises, et dont la mère avait honte... Toute l'énergie que dépense Iris pour « être bien vue » s'organise comme défense contre ce pronostic et elle résume ainsi sa position dans la vie : « Être phallique, sinon rien ! » Elle s'est accrochée à la figure paternelle, se mesurant à lui : faire mieux que les hommes de sa famille, pour se tenir à distance de la lignée maternelle, et surtout ne pas ressembler à sa mère qu'elle décrit soumise et effacée.

Chantal en a assez de son travail en libéral : elle ne supporte plus d'endosser seule les responsabilités qui lui incombent et qui la

torturent tant elle craint de ne pas être à la hauteur, d'oublier quelque chose d'essentiel pour ceux dont elle s'occupe ; elle ne peut plus supporter les menaces de dépôt de plaintes dont régulièrement lui parlent ses collègues. Dès nos premiers entretiens, elle choisit un poste salarié sans que pour autant rien ne change pour elle.

Elle est divorcée, sans enfant, et vit assez seule ; ses amis proches sont des couples qui la sollicitent chaque fois qu'ils font des travaux dans leur maison ; elle est experte, « adore faire ça » et compte bien qu'ils viendront l'aider en retour pour la maison qu'elle a gardée du divorce, maison qui occupe ses temps libres et son budget. « Quand je fais quelque chose, je mets du temps mais il faut que ce soit parfait ; je ne veux pas y revenir ! » Chantal se livre difficilement ; elle pèse ses mots et il lui a fallu du temps pour entrer dans le discours analytique.

Elle a grandi dans une famille élargie, régentée par la grand-mère maternelle veuve. Avant d'épouser sa mère, son père était employé par la grand-mère : le couple s'effaçait devant les décisions de la grand-mère, y compris concernant l'éducation des enfants, et Chantal a souffert de cette soumission qui la révoltait. Elle pense que sa grand-mère a « empoisonné » la vie de couple de ses parents, qui se disputaient beaucoup, le plus souvent à cause des décisions qu'elle imposait.

Un souvenir retrouvé à l'occasion d'un rêve vient l'illustrer : jeune adolescente, elle essaie du rouge à lèvres que sa mère a acheté pour les moments où elle sort ; la grand-mère la surprend et fait un drame ! La mère lui dit alors : « Tiens, prends-le... Moi, je ne pourrai pas le mettre ! » Ce souvenir l'émeut : elle y entend à la fois la soumission de sa mère à la grand-mère et la voie/x que lui indique sa mère : « Prends-le »...

Chantal a vécu cinq ans avec son mari, loin du milieu familial, et elle garde un excellent souvenir de cette période. Lorsqu'ils ont décidé de revenir vivre près de leurs familles, elle a pris la mesure de la soumission de son mari à sa mère et elle ne l'a pas supporté : « C'était elle où moi ; il a choisi, je suis partie. »

Chantal rêve de rencontrer « l'homme de sa vie », comme elle dit, et chaque fois qu'elle fait une rencontre, ce signifiant s'impose qui la décourage aussitôt : « Je sais que ce n'est pas l'homme de ma

vie ! » Elle veut avoir des enfants, une famille, et le temps qui passe l'angoisse ; cependant, elle fuit toutes les situations où elle pourrait, comme femme, causer le désir d'un homme...

Ces trois vignettes cliniques ont en commun de montrer trois femmes ambitieuses, qui réussissent dans leur activité professionnelle et qui veulent « tout », au prix d'efforts sans compter ; femmes phalliques au surmoi exigeant qui, chacune à sa manière, veulent donner une leçon aux hommes. Les trois ont de leur mère une perception « en défaut », femme-enfant pour Jordanne, mère marquée par la honte de la maladie de sa mère pour Iris, mère soumise pour Chantal...

Nous voyons aussi que toutes trois témoignent de ce que Freud appelait « l'énigme de la féminité », point d'énigme en effet pour chacune d'elles, point qui les fait reculer et renforce leurs défenses surmoïques. À la question que posait Freud : « Que veut une femme ? », chacune dans sa singularité répond d'un « être un homme », qui charvire quand une contingence pourrait les démasquer : le mariage et la grossesse de sa sœur pour Jordanne, la phobie de son fils pour Iris, la préséance de l'autre femme pour Chantal.

Freud, dans la conférence sur la féminité, écrit que « la formation du surmoi des femmes est compromise et qu'il ne peut parvenir ni à la puissance, ni à l'indépendance, qui lui sont au point de vue culturel, nécessaires ¹ ». Les deux derniers paragraphes de cette conférence sont assez difficiles à lire de nos jours et – il faut bien le dire – ils ne font pas la part belle aux femmes : « Nous disons que les femmes ont moins d'intérêts sociaux que les hommes et que chez elles, la faculté de sublimer les instincts reste plus faible ². »

Lorsqu'Anita Izcovich m'a proposé d'apporter une contribution à ce séminaire, c'est aussitôt la question qui m'est venue : la clinique nous conduit à rencontrer des femmes très surmoïques, volontaires, déterminées, engagées dans le travail et les « intérêts sociaux » ; faut-il reconsidérer les femmes aux vues de l'évolution économique, culturelle et sociale qui les amène à faire aussi bien, voire mieux que les hommes, ou bien y a-t-il à revenir sur le surmoi, pour tenter de

1. S. Freud, « La féminité », dans *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, NRF, coll. « Idées », p. 170.

2. *Ibid.*, p. 176.

dégager les rapports du surmoi et du féminin ? J'ai fait le choix de ne parler que de la névrose, pour me centrer sur la question que je vous propose.

Si Freud, dans cette conférence, convient que l'anatomie ne parvient pas à nous faire saisir le caractère de la virilité ou de la féminité, s'il soutient qu'il n'y a qu'une seule libido, d'essence mâle, ses conclusions sont assez sombres concernant le devenir d'une femme et son rapport au surmoi ; il faut noter qu'il parle alors des « anatomiquement femmes ».

Jacques Lacan, en posant que chez l'être parlant la jouissance est appareillée par le langage, montre qu'il n'y a pas de rapport sexuel, qu'il ne peut pas y avoir de rapport sexuel qui puisse s'écrire. « Il n'y a certainement pas de rapport sexuel parce que la parole fonctionne à ce niveau qui se trouve, de par le discours psychanalytique, être découvert comme spécifiant l'être parlant, à savoir l'importance, la prééminence, dans tout ce qui va faire à son niveau, du sexe le semblant, semblant de bonshommes et de bonnes femmes ³. » Ainsi, hommes et femmes ne sont que des signifiants, et lorsque Lacan nous donne les formules de la sexuation, il ne manque pas de préciser, pour le côté gauche : « Libre aux femmes de s'y placer si ça leur fait plaisir. Chacun sait qu'il y a des femmes phalliques ⁴ », et pour le côté droit : « À tout être parlant, il est permis, quel qu'il soit, qu'il soit ou non pourvu des attributs de la masculinité, attributs qui restent à déterminer, de s'inscrire dans cette partie ⁵. »

C'est le langage qui ordonne l'intrusion de la jouissance en nous donnant un corps et qui supplée au rapport sexuel qu'il n'y a pas : « Le point vif, le point d'émergence de quelque chose qui est ce dont tous ici nous croyons plus ou moins faire partie, l'être parlant pour le dire, c'est ce rapport dérangé à son propre corps qui s'appelle jouissance. Et cela, *ça a pour centre, ce que ça a pour point de départ*, c'est ce que nous démontre le discours analytique, *ça a pour point de départ un rapport privilégié à la jouissance sexuelle*. C'est en quoi la valeur du partenaire autre, celle que j'ai commencé de désigner respectivement par l'homme et par la femme, est inapprochable au

3. J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, inédit, leçon du 2 décembre 1971.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 67.

5. *Ibid.*, p. 74.

langage, très précisément en ceci que le langage fonctionne, d'origine, en suppléance de la jouissance sexuelle, que c'est par là qu'il ordonne cette intrusion, dans la répétition corporelle, de la jouissance⁶. » Il n'y a pas de rapport sexuel parce que le corps que nous avons nous vient d'origine de la prise du langage, de la prise dans un discours. Le langage fonctionne d'origine en suppléance de la jouissance sexuelle, et « il ordonne cette intrusion dans la répétition corporelle de la jouissance⁷ ». J'aimerais souligner ici l'équivoque : ordonner, mettre en ordre, et aussi donner un ordre ; point qui pourrait nous donner une indication concernant le surmoi. C'est une autre manière de montrer qu'il n'y a pas de rapport sexuel pour qui est inscrit dans un discours.

De ce point découle que la femme n'existe pas parce que le langage fait trou dans le réel, laissant le sujet divisé entre désir et jouissance. En instaurant la jouissance phallique, jouissance du langage hors corps, il laisse supposer une Autre jouissance, qu'il ne *faux-drait* pas, jouissance hors langage, supplémentaire, jouissance féminine. Le désir inclut donc une perte de jouissance, qui fait que toute jouissance obtenue ensuite n'est jamais la jouissance attendue : elle comporte un ratage, irrémédiablement.

De l'effet de castration lié à l'assujettissement au signifiant, le surmoi, dans sa dimension d'impératif de jouissance, s'institue comme marque, pour tout sujet, de son entrée dans le langage. « Rien ne force personne à jouir, sauf le surmoi. Le surmoi, c'est l'impératif de la jouissance – jouis⁸ » (où nous entendons aussi bien : j'ouis), « c'est pourquoi le surmoi est corrélat de la castration, qui est *le signe* dont se pare l'aveu que la jouissance de l'Autre, du corps de l'Autre, ne se promet que de l'infinitude ». Je suis sensible à ce que Lacan amène là du signe, qui nous renvoie à ce qu'il dit dans « Radiophonie » : « D'abord que, sous prétexte que j'ai défini le signifiant comme ne l'a osé personne, on ne s'imagine pas que le signe ne soit pas mon affaire ! Bien au contraire, c'est la première ce sera aussi la dernière, mais il y faut ce détour⁹. » Le détour en question, c'est tout un parcours, c'est celui de la cure analytique ! Ce qui le conduit à dire : « Psychanalyste, c'est du signe que je suis averti. » On peut

6. J. Lacan, *...Ou pire*, séminaire inédit, leçon du 12 janvier 1971.

7. *Ibid.*

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 10.

9. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 412.

relever qu'à une lettre près, et pas n'importe laquelle puisqu'il s'agit du petit (a), « averti » est un anagramme de « vérité »...

Le signe à l'issue de la cure, on peut aussi bien l'entendre comme « la signature » ; il a un rapport étroit avec la lettre... En occitan, « signer quelqu'un » signifiait lui rendre hommage en bénissant d'un signe de croix sa dépouille...

Dès « Subversion du sujet et dialectique du désir », Lacan montre que la jouissance est interdite par la faute de l'Autre du langage ; l'Autre n'existant pas puisque c'est un lieu, le lieu de la structure, il reste à prendre la faute sur « Je ». Il s'agit bien d'une culpabilité qui n'est pas référée au père et à l'Œdipe, qui est de structure, d'une *culpabilité*, comme l'a introduite Colette Soler dans son séminaire ¹⁰, *culpabilité* corrélée au défaut de jouissance ; je la cite : « Coupable parce que coupé [...] soustraction sans appel au double sens du terme, sans appel parce qu'elle est irréductible, sexuée et mortelle, personne n'y coupe, mais aussi sans appel parce que aucun Autre, aucun Père ne saurait la réparer ¹¹. »

Il me semble qu'ainsi, sans trop forcer les choses, nous pourrions alors considérer le surmoi au regard des trois instances, symbolique, imaginaire et réel :

- au niveau du symbolique, nous aurions la loi, effet du signifiant, dans sa dimension pacificatrice, articulée au Nom du Père ;
- au niveau de l'imaginaire, ce serait cette figure féroce qui pousse à la jouissance délétère ;
- au niveau du réel, ce serait l'objet voix, en tant qu'il renvoie (rend voix), qu'il fait signe, marque d'une jouissance autre que la jouissance phallique. De ce point de vue, l'objet voix a une place particulière, puisqu'il sonorise, et permet l'équivoque que *lalangue* véhicule et dont il reste marque sur le corps...

Que montre Lacan concernant le rapport à la castration pour les femmes ? Dans le séminaire ...*Ou pire*, dans sa leçon du 12 janvier 1972, après avoir signalé qu'il n'y a pas d'un côté le sexe, en tant qu'il véhicule la vie, et de l'autre le corps, en tant qu'il a à se défendre contre la mort, il montre que c'est du réel qu'une femme

10. C. Soler, Séminaire du 22 janvier 1997 et 15 décembre 2004 notamment.

11. C. Soler, Séminaire *Le Symptôme et l'analyste*, 15 décembre 2004.

prend son rapport à la castration et que c'est là ce qui nous livre le sens du « pas-toute ».

Ce qu'il ajoute alors à l'adresse des analystes me semble précieux : « Je veux dire, je le dis pour tous les analystes, ceux qui traînent, ceux qui tournent, empêtrés dans les rapports œdipiens du côté du père ; quand ils n'en sortent pas de ce qui se passe du côté du père, ça a une cause très précise, c'est qu'il faudrait que *le sujet* admette que *l'essence de la femme ça ne soit pas la castration*, et pour tout dire, que ce soit à partir du Réel, à savoir mis à part un petit rien insignifiant – je ne dis pas ça au hasard – *qu'elles ne sont pas castrables*. Parce que le phallus, dont je souligne que je n'ai point encore dit ce que c'est, eh bien, elles ne l'ont pas. C'est à partir du moment où c'est de l'impossible comme cause que la femme n'est pas liée essentiellement à la castration, que l'accès à la femme est possible dans son indétermination. [...] C'est en tant que la femme, à la fonction phallique, se présente en manière d'argument *dans la contingence*, que peut s'articuler ce qu'il en est de la valeur sexuelle femme ¹². »

Pour tenter d'échapper à la castration, pour se tenir à distance de la jouissance Autre, une femme, comme un homme, peut accentuer le Tout phallique et se défendre ainsi de l'impossible à dire ; il s'agit alors pour elle de se tenir à distance du réel du non-rapport sexuel, point qui fait l'horreur de savoir que recouvre la pudeur radicale et que le fantasme organise. Tant que le sujet, grâce au fantasme, se tient à distance de ce qu'il a été comme objet dans le désir de ses parents, il ne peut pas prendre la mesure de la part de jouissance qui lui revient dans ce fantasme. Part de jouissance qui le conduit à ignorer son horreur de savoir et l'hétérité de l'Autre. C'est une manière d'entretenir sa propre croyance au rapport sexuel, en refusant d'affronter sa propre division qui concerne un point de réel : le fantasme protège du radicalement Autre, de la jouissance hors langage, de l'Hétéros.

Ça n'est qu'avec la construction du fantasme que permet la cure et sa traversée qui comporte un franchissement, franchissement de ce point d'horreur de savoir, que peut se dévoiler qu'il y a un savoir impossible à dire, un savoir qui ne peut pas se savoir et qui fait l'exil du sujet sans remède.

12. J. Lacan, ...*Ou pire*, op. cit., leçon du 12 janvier 1972 (souligné par moi).

Dans la cure, le surmoi joue sa partie : il contrarie l'association libre ; il conduit à se retenir, à « laisser en réserve » ce qui vient. Vous vous souvenez sûrement combien au début du *Séminaire XX* Lacan engage l'analysant à dire des bêtises. Mais les bêtises ne sont pas les sottises ! Il ajoute que le verbe est un signifiant « passibête » et il précise qu'il faut l'écrire en un seul mot, ce qui, dès lors, convoque la passe : « Le verbe se définit d'être un signifiant pas si bête – il faut écrire cela en un mot – passibête que les autres sans doute, qui fait le passage d'un sujet à sa propre division dans la jouissance, et il l'est encore moins quand cette division, il la détermine en disjonction, et qu'il devient signe ¹³. » Le verbe, que j'entends volontiers ici avec un V majuscule, m'évoque ce que Lacan dira en 1974, « l'homme moyen [...] est ravagé par le verbe ¹⁴ », ce qui nous permet de recevoir un peu autrement le fait que l'homme puisse être un ravage pour une femme...

Dans la cure, le transfert est donc le lieu des manifestations du surmoi qui sert les défenses, non pas contre l'analyste mais contre ce point d'horreur de savoir dans la réalité sexuelle, pour maintenir la croyance au rapport sexuel.

De la position de l'analyste, de son acte, dépend l'orientation de la cure ; cela exige que, dans sa propre cure, il ait rencontré « ce point d'impossible qui marque le sexe ¹⁵ », faisant du désir de l'analyste une réponse à l'horreur de savoir, une réponse à l'horreur de la castration, castration de structure. C'est dans la cure que la castration se présente comme incontournable en effet, à condition que l'analyste oriente la cure vers ce point de réel et permette au sujet de « cerner son horreur de la castration ¹⁶ », castration nécessaire au sens de ce qui ne cesse pas de s'écrire et dont la marque fait signe.

Si du point de vue de l'organe les femmes se présentent comme moins castrables que les hommes, n'oublions pas cependant « le petit rien insignifiant » ; en tant que parlêtre, elles n'échappent pas à la castration de structure.

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, leçon du 19 décembre 1972.

14. J. Lacan, *Le Triomphe de la religion*, Paris, Seuil, p. 90.

15. A. Nguyễn, *Séminaire L'expérience du désir... de savoir*, p. 39.

16. J. Lacan, « Note aux italiens », dans *Autres écrits, op. cit.*

Pour Freud, le surmoi est héritier du complexe d'Œdipe, en tant que cicatrice sur le sujet de la loi régulatrice du père, tandis que, pour Lacan, il s'agit d'un impératif de jouissance, plutôt comme un reste non phallique, qui vient du réel et auquel on ne peut se soustraire du fait d'être parlant.

Une cure analytique, en permettant le franchissement de la pudeur radicale qui protège, recouvre le non-rapport sexuel et le féminin, permet une autre position à l'égard du surmoi : être confronté à l'irréparable du non-rapport sexuel met fin à l'espoir vain de rencontrer un « un » de complément et à l'affect d'impuissance qui l'accompagne. Être confronté à l'impossible et en prendre acte libèrent de l'impuissance ! Or le surmoi se nourrit de cette impuissance.

Cela induit une position éthique à l'égard de la jouissance : rencontrer l'Autre radical, l'Hétéros, ne signifie pas pour autant l'atteindre ; parce qu'il est hétéros, c'est une rencontre ratée. On ne peut pas se débarrasser de la marque qui nous constitue comme sujet ! Cette « face de Réel dont on est empêtré », qui pour moi résonne du côté de « pris dans l'être », une fois repérée, ce qui suppose d'avoir cédé sur sa jouissance, peut permettre de se faire une conduite, d'assumer une position éthique à l'égard du désir. Ne pas céder sur son désir ne suffit pas, il faut aussi céder sur sa jouissance : « Le signe est obsession qui cède, fait obsession (écrite d'un c) à la jouissance qui décide d'une pratique ¹⁷. » Il s'ensuit un déplacement concernant la satisfaction : il n'est plus question de courir après la satisfaction du désir, mais plutôt de se satisfaire de désirer ! L'analyse donne chance au sujet de réaliser qu'à partir du manque il peut vouloir autre chose que la jouissance de l'Autre, il peut vouloir ce qu'il désire, il peut assumer, un peu mieux averti, son manque à être et ce qu'il souhaite faire de son « vivant », à entendre au sens de « *viviendo* »...

17. J. Lacan, « Compte-rendu du séminaire ...Ou pire », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 551.